

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

**Nathalie
INGBER-STERNBERG**

**interviewée par Jacques Déom,
chercheur à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

2000

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Premier entretien – 15 juin 2000	3
Enfance à Anvers – Milieu orthodoxe – Première Guerre mondiale et déménagement en Angleterre puis aux Pays-Bas – Scolarité en français (Anvers) – Oncle David Rothblum – Etudes universitaires en droit (Université Libre de Bruxelles) – Fréquentations lors des études (dont Chaïm Perelman et Régine Orfinger) – Vie à Anvers / vie à Bruxelles – Début de la vie professionnelle – Montée des périls – Renvoi en raison des mesures antijuives	
Deuxième entretien – 27 juillet 2000	30
Son mari Charles Ingber – Départ vers Nice (1942) – Passage en Espagne – Vie en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre – Activité de Charles Ingber dans le diamant pendant la guerre – Retour en Belgique en 1946 – Prise de conscience des atrocités de la guerre – Entrée à la WIZO en 1948 – Place du sionisme dans sa vie – Rôle de la WIZO – Réflexion sur Israël	

Premier entretien – 15 juin 2000

Enfance à Anvers – Milieu orthodoxe – Première Guerre mondiale et déménagement en Angleterre puis aux Pays-Bas – Scolarité en français (Anvers) – Oncle David Rothblum – Études universitaires en droit (Université Libre de Bruxelles) – Fréquentations lors des études (dont Chaïm Perelman et Régine Orfinger) – Vie à Anvers / vie à Bruxelles – Début de la vie professionnelle – Montée des périls – Renvoi en raison des mesures antijuives

Jacques Déom : Madame Sternberg, puis-je vous demander de vous présenter, de me dire votre nom complet, votre date de naissance ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je suis née en 1910. Mes parents sortent...

Jacques Déom : A quelle date précise ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Le 30 décembre 1910, à Anvers.

Jacques Déom : Vos parents s'appelaient comment ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Sternberg... Mais mon mari s'appelle Ingber.

Jacques Déom : D'accord. Mais votre père... le prénom de votre père ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Abraham.

Jacques Déom : Abraham Sternberg...

Nathalie Ingber-Sternberg : Abraham Zvi Sternberg.

Jacques Déom : Et votre mère ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Notre mère... ma mère s'appelait [Bertha] Rothblum... Donc, c'était la sœur de l'avocat dont je vous ai parlé... qui

était une sommité dans le monde sioniste... Donc ça c'était... ma mère.
Et nous sommes partis en...

Jacques Déom : Attendez ! N'allons pas trop vite. Je remonte encore.
Est-ce que vous avez connu vos grands-parents ?

Nathalie Ingber-Sternberg : J'ai connu mes grands-parents du côté de mon père.

Jacques Déom : Comment s'appelaient-ils ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Il s'appelait Schulewitz et il était le dayin... [dayan : juge rabbinique] - vous savez ce que c'est qu'un dayin ? - ... de la ville d'Anvers. Et à son sujet on raconte - et ça a été contrôlé... vous savez qu'on ne peut pas porter le Shabbat des objets si le terrain n'est pas entouré par un erev [erouv ?]... Alors lui, il est allé chez... chez un agent de police... dans un bureau de police et il a dit qu'il voulait acheter la ville d'Anvers. Alors on a cru que c'était un farfelu ! Et lui a paru très... tout à fait normal et tout. Il a dit : «si je deviens propriétaire de la ville d'Anvers, alors la ville d'Anvers m'appartient et on pourra porter le Shabbat». Et bon ! Le monsieur a dit : «c'est une bonne affaire». Et il lui a donné 20 ou 25 francs et donc il est propriétaire de la ville d'Anvers. Et à l'école, maintenant encore, à Yesoyde Toyre, on enseigne donc que Shule... Il s'appelait Schulewitz. Ça c'est une anecdote qui date... donc à son sujet. Et une seconde anecdote, qui est aussi contrôlée : il habitait dans le quartier juif. Et il avait déménagé. Et le matin il est allé à la Mikve et, en revenant, il ne savait pas où... sa nouvelle adresse. Alors il est allé chez un agent de police, un représentant... et il a dit : «est-ce que vous ne savez pas où habite Schulewitz, qui vient de déménager ?». Et cet agent a dit : «oui ! Je sais que c'est un homme connu». Et il l'a conduit... C'était rue des Alouettes ou enfin... une des rues ! Et il l'a conduit dans sa nouvelle demeure, parce qu'il ne savait plus où il habitait. Mais à part ça, c'était un très grand talmudiste, un savant. Les gens qui passaient par Anvers trouvaient un certain honneur d'aller avec lui discuter la nuit sur des sujets donc talmudiques. Et il a été le dayin officiellement de... Je crois qu'il est mort en 36 ou 37 et il a eu... Enfin ça n'a pas d'importance... Probablement qu'on a fermé la rue et il a eu un enterrement absolument digne de lui.

Jacques Déom : Sa femme, votre grand-mère, vous n'avez pas...

Nathalie Ingber-Sternberg : La grand-mère, elle est morte en Hollande et, avec l'assentiment de ses enfants, il s'est remarié avec une femme extrêmement pieuse Tash Tal [?], aussi une veuve d'un

homme très pieux, mais avec lequel j'ai eu vraiment peu de contact, parce que je vais vous dire : cette... cette femme avait un fils qui n'avait pas encore 14 ans. Et je suis venue chez mon grand-père avec mon père et j'ai donné la main à mon grand-père. Et quand j'ai voulu donner la main à ce petit gar... à ce garçon de 13-14 ans, il a dit... Je sais pas si vous connaissez le nom ? Nekayve [nekeva : litt : femelle] C'est une nekayve, c'est une femme, hein ! Et il ne m'a pas... il s'est retourné, il s'est détourné. Et moi j'avais 4 ou 5 ans. Donc, c'est pour vous montrer l'orthodoxie... Ça, c'est donc pour la petite histoire. Ça n'est pas...

Jacques Déom : Est-ce que vous savez : ils étaient anversois depuis longtemps dans cette ... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je crois... J'ai donné les références... Je crois que il s'est installé ici en 1890.

Jacques Déom : C'est ça. Venant d'où ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Venant de Cracovie.

Jacques Déom : Cracovie. C'est ça, d'accord. Et vous les avez connus ? Vous pouvez...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui, oui.

Jacques Déom : Vous les avez fréquentés ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Fréquentés, je ne peux pas dire, parce que j'étais pas si pieuse, mais je... je le connaissais bien et que... Le matin, une fois même, à Anvers je l'ai rencontré, parce que j'allais à Bruxelles pour avoir mon train de 6 h 44 pour mes cours de droit et alors il m'a vue. Lui revenait de la mikve. Et alors il m'a dit : «qu'est-ce que tu fais à cette heure-ci, si tôt le matin ?»... J'ai dit : «je vais à l'université, je dois prendre le train de 6 h 44». Alors la seule question qu'il m'a posée, c'était : «Wous ver'ent Shabes ?». Alors j'ai dit : «Shabes is kayn Stüde. Alors il a dit : «Bist a veil maydl».

Jacques Déom : [Rire.] Je vois que vous parlez encore le yiddish !

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, je ne le parle pas, mais ces quelques expressions qui datent de bien longtemps...

Jacques Déom : Avec lui, vous parliez le yiddish ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je parlais le yiddish. Non, je ne le voyais pas tellement souvent, parce qu'il était remarié. Il était occupé par ses prières. Mais il savait que... donc... il nous connaissait bien et je dois dire : sa préoccupation était quand l'hiver venait : «o das kint shikhelech». Donc ça... Enfin, ça n'a rien ajouté, mais c'est pour montrer son... chose... Et à Pâque on devait lui donner une toute nouvelle vaisselle et... chose... parce qu'il avait distribué au cours de l'année... il avait distribué à droite et à gauche sa vaisselle. Et c'était un homme extrêmement connu. Et maintenant même, dans le monde diamantaire, ceux qui datent, qui se rappellent, on sait : si c'est la petite-fille de Schulewitz, j'ai... ça... une certaine qualité morale pour les gens, parce qu'il donnait tout ce qu'il avait et c'était un homme vraiment d'une religiosité... assez remarquable. Mon autre grand-père est mort avant ma naissance. Donc je ne l'ai pas connu. Ma grand-mère, donc la mère de ma mère, elle a habité chez nous.

Jacques Déom : Comment s'appelaient-ils ? Comment s'appelait-il, le couple de vos grands-parents du côté... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Rothblum.

Jacques Déom : D'accord. Et elle, votre...

Nathalie Ingber-Sternberg : Je crois qu'il s'appelait Shloyme Peretz. Ma grand-mère s'appelait Frimetsel. Et elle était de la famille Saül [prononce : sôl] et alors elle disait donc qu'elle était un ausgekrochener Saül [sôl]. Elle n'était déjà plus... Comment est-ce qu'on dit ? Elle n'avait plus... d'argent et la fortune de la période quand ils étaient les... Vous savez ce que ça veut dire, un saul [sôl] ? C'est une fourrure. Et alors ma grand-mère était une femme très intelligente qui portait la perruque et qui jusqu'au... jusqu'à ses derniers jours était... abonnée à la bibliothèque. Elle allait chercher des livres. Elle lisait couramment le flamand. Et elle... Enfin son fils est devenu avocat et moi, je me préparais aussi. Je... je faisais... j'allais faire des études... C'était une femme déjà d'un certain niveau intellectuel. Et elle a habité chez nous et, je dois dire, j'ai gardé le... un souvenir extraordinaire, parce que, le Shabbat, elle allait à la synagogue et moi, j'étais à l'école laïque Et le ??? était préparé. Elle savait que j'allais à l'école. Elle ne rechignait pas, parce que les études, pour moi, étaient sacro-saintes. Et pour elle... Ça c'était suffisant. Mais elle m'a fait promettre deux ou trois choses que j'ai gardées jusqu'à maintenant, c'est-à-dire que je jeûnerais... je jeûnerais le Yom Kippour et que Pâque je ne mangerais que des matses et que la Nouvelle année je saurais que c'est Rosh ha-Shana et le restant... [geste : peu importe] Elle disait... Donc, c'était déjà une femme très intelligente, qu'il y a près de 90 ans. Enfin non...

Moi j'avais... 10... 80 j'aurais eu à ce moment-là, puisqu'elle me parlait... 4... 5 ans donc, puisqu'il y a 85 ans de cela. Donc, qui avait déjà une certaine... un aspect du monde plus large que les autres, qui admettait des choses que les ultra-religieux...

Jacques Déom : ... n'auraient pas admis. D'accord. Eux aussi, de ce côté-là, étaient anversois depuis longtemps ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Elle était venue en... aussi vers la fin du XIXème siècle. Vers 1890, elle était venue.

Jacques Déom : D'accord. Et de Pologne également ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Egalement de Pologne, de Cracovie. Mais il y avait déjà une certaine interactivité [sic, pour intellectualité]. Elle avait encore deux filles, et ces deux filles elles avaient déjà appris l'anglais et elles parlaient le polonais à la maison. C'était une certaine intellectualité et un respect de... connaissance enfin.

Jacques Déom : Est-ce qu'à votre connaissance, les deux familles, en Pologne, se connaissaient ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui, parce qu'ils habitaient pas loin l'une de l'autre et on savait qui était l'un. C'était un yikhes [arbre généalogique, relation familiale] qui pouvait s'accorder. J'emploie les mots...

Jacques Déom : C'est parfait !

Nathalie Ingber-Sternberg : Vous avez dit que vous connaissez...

Jacques Déom : C'est parfait ! Vous pouvez me présenter vos parents ?

Nathalie Ingber-Sternberg : ... mes parents. Mon père était... n'avait pas le moindre goût pour cette judaïté [sic] qui ne lui convenait pas et il est parti assez tôt de Pologne, parce qu'on devait faire son... le service militaire en Pologne, je crois sept années.

Jacques Déom : Il est né en Pologne ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Il est né en Pologne. Alors il est parti. Il a été... il s'est installé en Angleterre et puis, en 1910, un peu avant donc... - moi, je suis née en 1910 - il s'est marié probablement avec ma mère en 1909... C'était quelqu'un de extrêmement honnête. C'était... Il

y avait la période de la guerre et ça a donné lieu à quelques problèmes, parce que lui est resté... Il avait l'étiquette autrichienne. Donc il pouvait rester. Et nous sommes... nous avons été à Scheveningen en Hollande. Nous avons émigré là-bas. Et il venait de temps en temps nous voir et, après la guerre, il a... Nous sommes revenus ici, il a repris le métier de diamantaire et il y avait certaines circonstances enfin... Il est mort.

Jacques Déom : Et donc lui, sur le plan religieux, était plus à distance...

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, pas de plan religieux...

Jacques Déom : A distance ou en rupture ?

Nathalie Ingber-Sternberg : La seule chose... J'ai là-bas toute une rangée encore de livres hébreux qu'il avait donnés à ma mère en guise de cadeaux de fiançailles. Mais il n'était pas très religieux et ma mère faisait partie d'une famille tout à fait libérale. Je ne sais pas... les Goldmuntz, si vous avez connu. C'était tous des cousins. On vivait assez étroitement et les Goldmuntz n'étaient presque pas religieux et ma mère elle-même, le peu qu'elle observait, c'était pour ma grand-mère, que ma grand-mère puisse manger chez nous et tout... pour lui faire plaisir, mais c'était sans conviction. Elle faisait partie plutôt de la vie moderne. Elle avait des amies qui étaient cultivées, qui allaient à des conférences de la Grande Librairie. C'était déjà un monde un peu différent. Et comme elle avait perdu son mari, donc mon père, assez jeune, alors c'est mon oncle de Vienne qui s'est chargé de mon éducation. C'est-à-dire que...

Jacques Déom : Nous allons y revenir tout de suite, parce que c'est extrêmement important. Est-ce que vous avez des souvenirs de la Première Guerre ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui ! J'ai un souvenir de la Première Guerre. Nous sommes allés en Angleterre et, sur le bateau, il y avait un Allemand qui avait acheté une pierre à mon père. Donc un diamant. Et il l'a reconnu et il avait des problèmes, je ne sais pas lesquels, pour aller en Angleterre si l'on pouvait ou ne pouvait pas. Mais comme il l'a reconnu et qu'il me portait sur le bras, il nous a fait passer. Ça c'est le seul souvenir que j'aie. Et nous sommes restés quelques mois en Angleterre. Et puis on a appris que les diamantaires s'installaient en Hollande, à Scheveningen à Amsterdam, et de ce fait-là nous sommes partis aussi, parce que toute la famille se suivait. Donc tous les Goldmuntz sont partis, qui étaient des grands commerçants

diamantaires. Et bon, on les a suivis et j'ai eu quatre années d'éducation en Hollande dans une école française, c'est-à-dire une maternelle française. Et là, j'ai appris le français. C'est-à-dire que chez nous, à la maison, on ne parlait pas le français. On parlait comme ça un genre d'allemand-yiddish et... pour ma grand-mère... Ma grand-mère ne parlait pas l'anglais [sic]. Alors moi, je me suis de suite... adaptée au français et j'ai pu continuer toute mon éducation...

Jacques Déom : ... en français !

Nathalie Ingber-Sternberg : En français. Alors on est revenus ici en Belgique. Il y avait une école française qui s'est formée, le Collège Marie-Josée. Et alors j'ai été inscrite là-bas et j'ai terminé mes études. J'ai fait... tout toute jusqu'à la Rhétorique.

Jacques Déom : Jusqu'à la Rhétorique toujours en français. Vous n'avez jamais regretté ce choix du français ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Si, j'ai regretté... C'est-à-dire que j'aurais voulu que... A ce moment-là, le flamand n'était pas de mise et, comme je suis devenue docteur en droit, je devais posséder le néerlandais . Et je n'étais pas tellement maître de mon néerlandais. Mais comme j'ai eu terminé en 30, c'était pas encore une nécessité. J'ai été travailler dans une compagnie anglaise, dans lequel le français était de mise et ma correspondance avec les différents avocats qui géraient les cas qui... des accidents ou... spéciaux qui se passaient dans d'autres villes était... c'était traité en français. Même Gand et Bruges... J'avais maître Corduan [?] J'avais maître Svame [?]. Donc tout le monde écrivait en français. Alors qu'après, quand je suis revenue en 46, alors le... il y avait déjà le soulèvement nationaliste flamand et le flamand était une nécessité. Mais comme j'attendais mon second... ma seconde fille et mon mari, qu'il y avait des problèmes avec mon second enfant... pas mon second mari ! Ma belle-mère habitait chez nous. Alors la vie aurait été assez compliquée, parce qu'il aurait fallu une dame de compagnie pour ma belle-mère et mon mari disait : voilà ! moi, je gagne la croûte et je ne veux pas que tu sois... Tu peux faire quelque chose pour... pour passer le temps enfin ! Puisque j'avais comme est-ce qu'on disait les connaissances. Et je suis devenue immédiatement secrétaire de la WIZO. Je me suis intéressée donc à Israël.

Jacques Déom : D'accord. On y reviendra en son temps. Je reviens... Au sortir de la guerre, de la Première Guerre, vous avez donc 8 ans.

Nathalie Ingber-Sternberg : Non... la Première Guerre. La guerre est terminée en 45.

Jacques Déom : Non, non je parle de la Première Guerre !

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui, oui. J'avais 8 ans.

Jacques Déom : Oui, vous aviez 8 ans. Donc, vous revenez en Belgique. Vous vous inscrivez donc au... Est-ce que... ? Comment est-ce que vous considérez... ? Est-ce que vous avez fait de l'hébreu par exemple ? Est-ce que vous avez appris l'hébreu à cette époque-là ?

Nathalie Ingber-Sternberg : J'ai... J'ai commencé. J'avais un... un ami éloigné de la famille, le professeur Ginzburg... euh ! Guntzig, qui est devenu le directeur du Takhkemoni qui venait de s'ouvrir et on estimait... Alors on avait mis une condition que je ne voulais pas apprendre l'hébreu, mais l'histoire juive. Je voulais être au courant de l'histoire biblique et de l'histoire juive, mais je n'avais pas... le mot hébreu pour moi ne me disait rien, quoique j'aie... Mon oncle était un des premiers qui étaient fervents de l'hébreu et je l'ai... Malheureusement, je n'ai pas appris l'hébreu. J'ai appris après, quand j'étais à la WIZO... J'ai moi-même... C'est-à-dire j'ai instauré avec un professeur d'Israël un cours d'hébreu pour les gens qui seraient intéressés. Mais je dois dire : je n'avais pas beaucoup de facilités et ça ne rentrait pas assez facilement dans ma tête. Je ne sais pas si c'est parce que je n'ai pas un don spécial pour les langues ou... Ça... L'hébreu pour moi n'était pas une langue essentielle, alors que moi, maintenant, je vois que l'hébreu est devenu une langue qu'on doit connaître. Même si... C'est peut-être une langue comme une autre et qui a ses mérites et qui apporte beaucoup de connaissances sur l'antiquité et... Ça je regrette, mais je n'ai plus su...

Jacques Déom : D'accord. Donc vous avez été inscrite dans une école tout ce qu'il y a de plus...

Nathalie Ingber-Sternberg : Tout ce qu'il y a de... disons de plus laïque. Et de certaines classes qui étaient fréquentées par des familles protestantes, disons, Kreplinger, Speet, Osterrieth... Une école d'une certaine classe... qui ne fréquente... On ne se mêlait pas... C'était une école d'une certaine élite, où les Flamands qui commençaient déjà à se manifester, envoyaient déjà leurs enfants pour apprendre en français... le beau français.

Jacques Déom : Le beau français ! Vous inscrire à cette école n'a pas fait de problème pour vos parents... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Rien ! Rien du tout ! Rien du tout ! Je dois seulement dire : comme j'étais une assez bonne élève et que, la première année, je me suis immédiatement distinguée en étant la première et que ma mère était veuve, alors elle avait demandé qu'on fasse un prix un peu réduit, parce que c'était une école chère. Alors ils ont été d'accord pour garder l'élève. Ils ont donc diminué les honoraires.

Jacques Déom : D'accord. Votre mère était veuve à ce moment-là, dites-vous. Dans quelles conditions est décédé votre père ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Ça, je préfère ne pas en parler.

Jacques Déom : C'est votre oncle qui a joué le rôle de père...

Nathalie Ingber-Sternberg : Qui a joué le rôle de père et qui a fait ça exactement comme mon père aurait voulu que je... qu'on le fasse et que... Et il a fait ça 100%. Enfin je... Depuis... Il a mis deux garçons et les... J'étais considérée vraiment comme sa fille... J'allais à Vienne, j'ai visité Vienne. J'ai habité Vienne un mois. Enfin... Lui venait régulièrement voir sa mère qui habitait chez nous. Donc, il venait tous les quelques mois. Et c'était un voyage qui était beaucoup plus difficile parce qu'il n'y avait pas d'avion et que lui avait comme... la vue très faible. Il avait 13 comme dioptrie. Donc... Et c'était un homme qui travaillait énormément...

Jacques Déom : Donc c'est bien David Rothblum ?

Nathalie Ingber-Sternberg : David Rothblum.

Jacques Déom : Et donc il est juriste ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Il est juriste. Il était un grand juriste. Et on lui avait même proposé - ça j'ai... en relisant il y a... - la fonction de ministre des Finances à une condition : qu'il abdique son judaïsme et alors... «Ça, jamais je ne ferai ça !» Et il était l'avocat des princes Pallavicini et des grandes sommités, mais il est resté juif, profondément juif. Président du KKL et... Enfin son judaïsme n'a pas faibli. Et même quand il est... il est parti parce qu'on avait prévenu qu'il y aurait des razzias à Vienne et tout. On lui a fait... un chose spécial... un visa spécial pour Israël et il est parti en Israël, où aussi on l'a respecté. Et il est mort...

Jacques Déom : En quelle année il est parti en Israël ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Il est parti en Israël... La guerre était finie... 45. Quand la guerre a été finie : 45. Et il est mort... je crois, deux ou trois années après. Parce que je m'apprêtais... Je voulais aller le voir et c'était très difficile de l'Angleterre d'aller en Palestine que ça s'appelait à ce moment-là l'Etat d'Israël n'existait pas Et alors je n'ai pas su le revoir, mais j'étais en correspondance et... constante et je suis après la guerre quand ??? est mort, je suis allé voir sa femme et je suis allée à Vienne et j'ai été... Je suis encore en correspondance téléphonique avec... enfin... un de ses fils est mort il y a quelques mois. Il était... Il a été pendant tout un temps secrétaire d'Etat américain et son petit-fils est maintenant le recteur... le second... personnalité recteur du Tekhnion de Haïfa.

Jacques Déom : D'accord. Comme homme, comment était-il ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Mon oncle ?

Jacques Déom : Oui.

Nathalie Ingber-Sternberg : C'était un homme extraordinaire, d'une intelligence remarquable et d'une bonté remarquable. Il n'a jamais voulu que ma mère fasse la moindre chose. Il a dit : «elle doit vivre comme elle aurait vécu si son mari avait vécu». Et c'était un homme d'une bonté et d'une intelligence remarquables. Il avait les plus grandes relations avec les écrivains , les sionistes et tout... C'était... Dans la famille, c'était un joyau. Je dois vous dire que, à ce moment-là, quand il arrivait à la gare, il avait toute une... toute la famille, il y avait quarante, cinquante personnes qui venaient l'attendre et idem quand il partait, parce que il ne restait ici que trois quatre jours, à cause de sa carrière et il voulait voir sa mère et ses sœurs. Et tout le monde le conduisait. Et il était vraiment, comme on dit, l'étoile de la famille.

Jacques Déom : Combien de fois par an pouvait-il venir ici ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Deux, trois fois.

Jacques Déom : Deux trois fois, c'est ça. Donc... Et à cette occasion-là... Est-ce que c'était un homme accessible ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oh absolument ! Absolument. Il n'y a que quand il partait en vacances et si il y avait moyen en Suisse ou quoi, moi je... il... je venais d'ici, j'allais le rejoindre. Il me traitait exactement comme il aurait traité... de la même façon que ses enfants et ses enfants pour moi avaient la même relation que si j'avais été une sœur à eux. Donc il a été extraordinaire. Extraordinaire pour sa mère. D'un

respect formidable... de ses sœurs et tout. Il a vraiment été un homme qu'on ne peut pas oublier.

Jacques Déom : Il était sioniste...

Nathalie Ingber-Sternberg : Il était sioniste jusqu'au fond de l'âme. Un grand sioniste.

Jacques Déom : Est-ce qu'il a écrit des mémoires ? Ou des textes autobiographiques ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Si il a écrit... Mais je dois dire que, ne connaissant pas l'hébreu... Je devrais pouvoir retrouver encore quelque chose de lui. Il a écrit... [Elle se lève pour gagner sa bibliothèque.] J'ai eu les livres et quand il était... Il a même écrit en yiddish quand il était donc à la maison. Alors il a écrit en yiddish et il était connu comme... disons comme un écrivain d'une certaine valeur, pas point de vue littéraire, mais point de vue connaissances.

Jacques Déom : Il maîtrisait donc l'hébreu et le yiddish ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui, oui. Il allait tous les jours... comme je disais il y avait les dioptries 13. Donc il ne savait pas voir. On lui apportait le journal. Sa femme lui lisait toutes les nouvelles, donc les en-tête, et tous les jours. [Pause : on feuillette des textes.] Je dois avoir tout ça, mais je dois tomber sur... [Pause.] C'était la fierté de la famille. De toute la famille, des cousins et tout, quand on parlait de David Rothblum. David Rothblum et par ses qualités morales parce que... Comment on dit ? Chaque frère n'aurait pas voulu que sa sœur donc ne fasse rien... mène la même vie et donner une éducation il a voulu que j'aie dans la meilleure école. Que je fasse des études universitaires. Enfin je les ai fait à Bruxelles.

Jacques Déom : D'accord. Vous m'avez dit que c'était un familier de Bialik et de Shalom Asch.

Nathalie Ingber-Sternberg : De Bialik et de Shalom Asch. Absolument.

Jacques Déom : Vous avez rencontré personnellement Bialik ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, j'ai rencontré personnellement Shalom Asch chez lui, qui a logé en même temps que moi. Et je vous ai raconté l'histoire...

Jacques Déom : Si vous voulez la répéter, puisque maintenant nous enregistrons.

Nathalie Ingber-Sternberg : Avec Shalom Asch, nous devions aller à une conférence ou à une pièce de théâtre. Et alors on avait dit qu'il faut se mettre en smo... en toilette. Et quand... Shalom Asch était un peu distrait et qu'il y avait une serviette blanche sur la table, il a cru que c'était un châte blanc et il a raccroché cette serviette à son cou. Quand il est descendu avec la serviette de la salle à manger, évidemment, on a dû délicatement lui dire que ce n'était pas l'habillement qu'il fallait. Je dois avoir encore, dans les livres que les fils ont écrits, il y a des réminiscences enfin de gens... Il était aussi très lié avec... Je ne sais pas si ça vous dit... Kremenecki. Ça, c'était comme une grande firme comme Philipps et lui était l'avocat de Kremenecki. L'ami, il avait l'art de se faire l'ami de ses clients.

Jacques Déom : Je reviens un instant aux écrivains. Bialik, vous l'avez rencontré aussi ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Bialik, moi personnellement, moi je n'ai pas été en contact avec lui, parce que je n'ai pas logé, tandis qu'avec Shalom Asch, j'ai logé. Mais Bialik, ça je sais que il a été comme soigné à Vienne, à l'hôpital. Et de tout ça, mon oncle s'est occupé. L'hôpital Rothschild. Et lui, il a logé aussi chez mon oncle, mais pas en même temps que moi.

Jacques Déom : Est-ce que je peux vous demander comment, à votre... dans votre souvenir, il jugeait la situation autrichienne ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Ça je ne saurais pas vous dire. La seule chose que moi... Depuis que vous êtes venu, j'ai ouvert à un certain moment une page et là j'ai vu donc qu'on voulait le nommer ministre des Finances... Comment il jugeait ? Je ne crois pas que personnellement il a eu des ennuis, parce que c'est un non-Juif de Tchécoslovaquie qui est venu le prévenir que... qu'il y aurait l'invasion allemande et que il était... comme il était un sioniste et tout, qu'il serait sur la liste, qu'il devait s'échapper. Et on lui a donné de suite un visa spécial. Il est parti par la Tchécoslovaquie et puis il a voulu me voir parce qu'il s'est dit que il ne viendrait pas... il n'aurait plus l'occasion de me voir. Et alors ici il y avait le ministre maître Verbaet [?]. Et comme moi, je travaillais dans une compagnie d'assurances qui avait comme avocat Verbaet [?]. Alors j'ai pu obtenir de lui un séjour de 24 heures. Alors... Je ne sais pas si vous connaissez le mot Torczyner vous disait quelque chose ?

Jacques Déom : Oui, oui.

Nathalie Ingber-Sternberg : Lui mon oncle a été aussi un ami d'un oncle... d'un frère de Torczyner ou d'un oncle de Torczyner qui habitait Vienne, parce que eux sont aussi des sionistes qui... d'origine viennoise que mon oncle connaissait. Et alors par hasard... ils ont fait... [?] 24 heures, il avait donné un permis de 24 heures. Et, en même temps, il y avait le mariage de Harry Torczyner, qui est mort maintenant, et c'était à la grande synagogue. Et alors Numa Torczyner a voulu que mon oncle, qui était juste ici pour ces 24 heures, assiste à ce mariage, ce qui a été fait. Mon oncle est resté ici, je crois, 48 ou 60 heures, donc, pour me voir encore, parce qu'il savait que ce... Il est parti alors par Marseille. On partait en bateau, hein, en ce temps-là. Il n'y avait pas de... Et alors il est allé en Israël. Et là aussi il a participé à la vie et... Mais il était de santé fragile. Il avait le diabète au plus haut point aussi et il est mort. Et alors je me suis décidé que... Je ne suis pas partie de suite. J'ai attendu un an ou deux. D'abord c'était difficile. Je suis allée voir ma tante et puis je suis allée... Quand je suis... j'étais membre de la WIZO et secrétaire. Il y avait... Chaque année, il y avait un congrès, une réunion, et alors j'étais la représentante belge.

Jacques Déom : D'accord. Revenons en arrière. Pour votre histoire à vous, comment résumeriez-vous ce que vous lui devez, à votre oncle ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je lui dois tout ! Je lui dois tout, parce que je ne vois pas très bien comment j'aurais pu faire... l'éducation... la seule chose que j'aurais pu faire, c'est travailler dans un bureau, parce que j'étais un bon élément et que, mon Dieu, il y avait d'autres gens dans ce cas. J'aurais pu faire... Je n'aurais jamais pu me permettre de... cinq années de ne rien faire d'autre que de prendre le train, d'aller au cours et de donner, disons, quelques leçons de rattrapage à des élèves, mais qui étaient vraiment minimes. Bon ! Je lui dois tout et il était vraiment d'un niveau spécial et il y avait une très grande amitié qui existait entre mon oncle et moi. Et un jour, il avait son bureau à Vienne et il y avait un... je ne sais pas... un spécialiste en examen de... d'écriture...

Jacques Déom : Graphologue...

Nathalie Ingber-Sternberg : Un graphologue. J'avais écrit une lettre et cette lettre errait sur le bureau de mon oncle. Alors il a fait cette remarque, ce graphologue : «oh ! ça», dit-il, «c'est quelqu'un qui est très proche de vous, parce qu'il y a beaucoup de traits et de caractères communs». Et alors mon oncle donc, m'a écrit ça d'une façon... Il était tout fier. Je ne me suis jamais sentie l'égale de mon oncle, mais j'avais

quand même... J'ai dit : «il y a quelques gènes qui se sont quand même... qui se sont maintenus».

Jacques Déom : Est-ce qu'il avait un aspect féministe ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Féministe, c'est-à-dire que pour lui la femme représentait quelque chose. Mais... Oui. Il a été un très très bon mari. Il avait une sœur qui était médecin et une sœur qui était économiste. Et alors il avait encore les parents de sa femme qui étaient venus de Czernowitz aussi à Vienne et qui n'avaient plus de moyens d'existence, parce que Czernowitz... Ce qu'ils faisaient là-bas je ne sais pas. Il a été un moment dans sa petite commune. Je crois on l'a nommé comme conseiller... enfin pas conseiller... de François-Joseph, mais il avait un petit titre et il a été présenté à François-Joseph. Il a dit qu'il était un personnage assez fadasse. [Rires de l'intervieweur.] Enfin ça, c'est une réminiscence, mais mon oncle avait encore à sa charge ses beaux-parents, les études des enfants de ses... de... belle-sœur. Donc il était extrêmement simple, parce qu'il possédait une propriété - pas une très grande propriété - à la campagne, à Neulengbach, et là-bas les gens... c'étaient de simples paysans et on le traitait vraiment comme un Doktor Rothblum... il parlait, etc. C'était un homme qui n'avait pas la folie des grandeurs, qui était extrêmement simple. Vraiment ceux qui l'ont connu... Toute la famille avait un certain respect. D'abord il était arrivé à quelque chose. Et puis, ce qu'il avait prédit donc aussi pour le judaïsme... Lui il était de suite parmi les premiers sionistes. Donc on avait un certain respect. Et il avait gardé des bons rapports avec la famille qui s'était établie à Anvers, avec tous les cousins Goldmuntz - le nom vous est probablement connu. Surtout avec l'aîné, avec Max Goldmuntz, c'était une belle amitié.

Jacques Déom : Revenons à vous et à Anvers. Donc vous êtes allée à l'école... Je remonte dans votre histoire. Vous êtes allée à l'école primaire. Où ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Au Collège Marie-José.

Jacques Déom : Au Collège Marie-José. Ils avaient les primaires et...

Nathalie Ingber-Sternberg : ... elle était terminée. La première année je suis allée dans une école publique, une école de l'Etat. Et puis le Collège était achevé. C'était français et alors c'était la meilleure, l'école d'élite. C'était normal. Mon oncle a dit : «je veux la meilleure école».

Jacques Déom : Je voudrais que vous évoquiez vos années à l'école et des amitiés. Est-ce qu'il y avait des camarades d'école dont vous gardez un souvenir particulier ? Des professeurs ?

Nathalie Ingber-Sternberg : J'ai tellement... Si vous voulez, je peux vous montrer...

Jacques Déom : Après, si vous voulez bien...

Nathalie Ingber-Sternberg : ... les photos de la dernière année de Rhétorique, où j'étais, je vous dis... Il y avait Speet. N'étant pas Anversois, ça ne vous dit rien.

Jacques Déom : Dites toujours !

Nathalie Ingber-Sternberg : ... des origines. Kreklinger : ça c'était des... tout ce qu'il y avait de plus... le plus haut du pavé au point de vue maritime. Van Hopstal, c'était l'agence maritime. C'était vraiment, comme on dit, classé et le fait que je m'étais imposée d'une certaine façon en venant à l'école et en étant de suite, comme on dit, la première avec des très beaux résultats a fait que les amies donc... que je n'ai pas eu de problèmes, sauf avec une élève, Elisabeth Steens, dont un frère après a fait des études avec moi de droit à l'université. Ceux-là étaient un peu plus, disons, on ne peut pas dire antisémites, mais elle avait prononcé le mot de "sale Juive". Et alors il y avait une dame, la femme d'un dentiste Rozner, qui, du moment qu'elle a entendu cela - parce que ma mère ne se sentait pas assez forte, disons financièrement, pour aller réclamer - elle est allée de suite réclamer à l'école et elle a dit : «voilà ce qui s'est passé : il y a Elisabeth Steens a traité deux ou trois de sales Juives». Alors on a immédiatement convoqué toute la classe. Et on devait porter un uniforme bleu foncé. Et alors on a demandé... on a appelé quelques Juives... Je ne sais pas si vous avez connu Apte Julia ?

Jacques Déom : Non.

Nathalie Ingber-Sternberg : Enfin c'était une fille de Goldmuntz. Et on a appelé encore deux trois. On a dit : «qui a l'uniforme le plus soigné ?» Et alors, vraiment, nous étions toutes très très soignées et les élèves ont dit : «Nathalie, Julia, etc». Et alors elle a dit : «de quel droit avez-vous dit : sale Juive ?». Et alors... «Si vous voulez rester à l'école, vous devez vous excuser». Et ça a été fait. Ça a été fait. On ne peut pas dire que nous avons gardé une grande amitié ensemble, mais ça c'était le seul éclat que j'aie eu. J'avais peut-être 13,14 ans, 15 ans, dans ces environs-là. Et je n'ai jamais eu de problèmes à l'école...

Jacques Déom : A l'école... D'accord. Vous parliez à l'instant d'autres jeunes filles juives avec vous. Il y en avait beaucoup... Il y en avait...?

Nathalie Ingber-Sternberg : Attendez ! Je voulais vous montrer la photo de la Rhétorique. Et c'est pour ça que... [Elle va chercher la photo. Pause.]

Jacques Déom : Donc vous nous montrez là la photo de...

Nathalie Ingber-Sternberg : Celle-ci était mon amie non juive, la fille du général Badoux. Donc, elle était une amie. Ça, c'était madame Apte, qui était en même temps une fille de Goldmuntz et ma cousine. Ça, c'est Emilie Speet : ça c'était le haut du pavé. Ça c'était moi et elle... Vous ne connaissez pas... A Anvers, il y a ici, quand vous arrivez à l'Harmonie, il y a un château, comme on dit, qui est devenu le Centre provincial, au parc Albert. C'est Vanderbeek [von der Beek ?] Elle était aussi peut-être d'origine allemande lointaine, mais... Ça c'était aussi une élève de ma classe. Celle-ci vit encore : ça c'est Rita Waksman, qui a épousé un Goldmuntz. Et ça c'est Madeleine Kreklinger. Les Kreklinger, ça c'était les tout grands à la tête, c'était la plus grande famille belge libérale...

Jacques Déom : D'accord. Donc la photo en haut de gauche à droite et en bas de droite à gauche dans ce que vous venez de nous dire. Et donc ça c'était votre groupe de Rhétorique, de dernière année. Vous étiez donc sept...

Nathalie Ingber-Sternberg : Sept en tout pour finir l'école et, dans ces sept, il y avait trois sections. Il y avait la section gréco-latine, où étaient madame Apte et moi. Donc nous étions deux. Les autres étaient... Il y avait une commerciale, ça c'était Rita. Et une section littéraire Kreklinger, Speet. Donc, nous étions vraiment triées sur le volet.

Jacques Déom : D'accord. Faire du latin et du grec, ça vous a intéressée ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Euh ! Ouais... Ouais... Mais ce que je... Par exemple, le handicap était que nous étions deux à vouloir faire des études universitaires. Ça se payait très cher et on n'aurait pas pu payer les professeurs de... pour deux élèves. Ce que régulièrement on nous demandait : «vous allez vraiment aller à l'université ? Vous ne changerez pas d'avis ?». Je dis : «non, je ne changerai pas d'avis». Donc nous avons terminé les deux. Et leur bulletin ne donnait pas le droit de rentrer à l'université sans passer un examen du Jury central.

Ce qui fait que j'ai passé le Jury central encore avec... très bien et, ayant passé le Jury central, je n'ai pas eu de problème pour rentrer en candidature en Philosophie et Lettres. J'ai fait le droit. J'ai ici le diplôme, je l'ai ici.

Jacques Déom : D'accord ! On photocopiera ces choses. D'accord. Est-ce que parmi ces jeunes filles, est-ce qu'il y avait... je n'ose pas dire des options politiques ou des... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, parce qu'on nous invitait... Nous avons formé ensemble un petit groupe de théâtre et on s'était donné des noms d'artistes, etc. Et comme elle avait une... elle a une maison splendide, Vanderbeek - on l'appelait le Petit Château - et... Les répétitions se faisaient là-bas et il y en avait encore une qui manque, je vois, et elle s'était déjà mariée, Sas[?] Son père a été le bourgmestre [pron : bourguemaître] de la ville d'Anvers à un certain moment. Non, nous étions très très liées et j'ai retrouvé encore une poésie de ce temps-là. Alors c'était toujours amie... etc... Amitié. Non, nous n'avons pas eu... Parce que je dis : je fréquentais leur maison et j'avais même, comme on dit, ce sentiment que je ne pouvais pas les inviter chez moi. Qu'est-ce que ma demeure [?]... C'était comme ça. A table, on servait... le serviteur. C'était vraiment un haut standing et il y avait... Mais ces gens étaient simples. Par exemple, on avait une petite fête après et la maman de Madeleine Kreklinger disait : «moi je vais faire la robe, j'ai le temps». Donc on ne faisait pas de chichis, alors que peut-être chez les Juifs, quand on arrivait à un certain montant financier, on se montrait... plus apparent.

Jacques Déom : Est-ce que vous aviez ce qu'on pourrait appeler des activités proprement juives : appartenance à un mouvement de jeunesse... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'est-à-dire que je faisais partie de l'Ahdout. C'était un groupe de jeunes où il y avait des conférences...

Jacques Déom : De quelle obédience ou de quelle orientation ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Euh... Libérale. Libérale.

Jacques Déom : Donc c'était un groupement culturel essentiellement ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Un groupe simplement culturel. Qui était situé ici à Anvers. C'était le centre, rue Grétry 12. C'était tout à fait libéral. C'était pas orthodoxe, mais il y avait déjà à ce moment des gens... donc des jeunes, sionistes, qui partaient pour Israël. Ça me

semblait assez lointain : séparation de familles. Et l'idée sioniste ne me perturbait pas.

Jacques Déom : C'est ça. Est-ce que ici, à Anvers, vous aviez des relations, d'une manière ou d'une autre, avec, je dirais, des Juifs arrivés plus récemment à Anvers, de Pologne ou de... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Non. Il y avait une classe. Ça c'était les gens... Je vous dis : les Juifs étaient plus élitaires que les non-Juifs. Cela vient d'arriver, on dirait. C'est un nouveau-venu ou quoi. Non, c'est een alt Antwerpenaar, un vieil Anversois qui datait de 1870 ou de 1880. Ça c'était... ça c'était l'élite. Et je vous dis : ce que... Quand je réfléchissais, quand il y avait une fête ou quand il y avait quelque chose, alors on le faisait avec un grand tralala, plus que chez les... Les Juifs étaient connus comme étant riches et se montrant... Les magasins travaillaient pour les... on ne peut pas dire l'élite, mais... Par exemple, les études étaient moins appréciées, parce que faisaient des études ceux dont les parents n'étaient pas très aisés ou bien... ou par conviction. Il n'y avait pas beaucoup d'étudiants, parce que le monde diamantaire facilitait l'arrivée à la fortune beaucoup plus facilement que n'importe... Il y avait quelques docteurs. Le docteur Löwenthal était un docteur. Il y avait un Boruchowitch [ou Borokowitz ?] qui était médecin. Prurzanski. Bon, j'étais amie avec la fille. Qu'est-ce que... ? Je ne crois même pas qu'il y avait beaucoup d'autres... Peut-être quelques uns à Bruxelles qui étaient déjà plus en contact avec le monde non juif. Mais ici, le médecin vivait surtout d'une clientèle juive et il y en avait pas beaucoup... Il y avait le docteur Herz qui était un des anciens médecins, mais... Je ne me souviens pas de... Et les avocats, il y avait... Oui, les Ginzburg. Il y avait... Vous avez interrogé madame Ginzburg ?

Jacques Déom : Pas nous, mais ça a été fait. [A vérifier.]

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Donc Ginzburg, l'avocat Ginzburg et le médecin Isidore Ginzburg. Donc ceux-là subsistent, mais ce sont des... vraiment éloignés du judaïsme.

Jacques Déom : D'accord. Vous avez donc entamé des études de droit. Dès après avoir passé votre Jury central ? Et donc ça se passe en 28 ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Les deux... 29. Les deux première années, c'était la candidature de Philosophie et Lettres. Vous deveniez Licencié en cand... candidature...

Jacques Déom : Candidat en Philosophie et Lettres.

Nathalie Ingber-Sternberg : Je suis également... j'ai le diplôme, mais comme il pend, alors... Si vous voulez, je vous le montrerai tout à l'heure. Et c'était le... Comment on dit ? Disons j'ai de suite la grande distinction bon et... Ça continue.

Jacques Déom : Dans mes fiches, j'ai trouvé la mention : vous êtes une des premières juristes...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui. J'ai été une des premières juristes et, quand j'ai eu terminé mes études, le professeur qui donnait le cours d'assurances avait besoin...

Jacques Déom : Un instant si vous voulez ! On va y arriver. Restons dans les années des études. Donc vous avez... le fait de venir étudier à Bruxelles, par rapport à votre famille...

Nathalie Ingber-Sternberg : Je prenais tous les jours le train de 6h44. Je n'habitais pas Bruxelles.

Jacques Déom : Vous faisiez la navette.

Nathalie Ingber-Sternberg : Je faisais la navette. Et je n'ai pas eu le moindre problème au point de vue judaïsme à l'université, qui était assez libre. Même très libre, parce que, si un examen tombait un Yom Kippour, vous ne pouviez pas demander un dédit. A ce point de vue-là, Louvain était plus large d'idées.

Jacques Déom : Donc vous avez fait des études. Quels professeurs vous ont marquée dans ces études ? Est-ce qu'il y a des personnalités... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Bastien... Le philosophe [Marcel] Barzin. Alors, il y avait un Huysman, qui m'a marquée point de vue histoire de Belgique, parce que je m'étais liée avec sa fille et je fréquentais un peu la maison. Alors... Il était toujours extrêmement aimable et gentil. Mais au point de vue connaissan... Alors Lée, le professeur Auguste Lée, psychologue, qui... Je le trouvais un homme intelligent. Il y avait une femme qui donnait cours à ce moment-là aussi : Marie Gevers.

Jacques Déom : Oui, l'écrivain.

Nathalie Ingber-Sternberg : Et... marquée... Je suis allée quelquefois suivre un cours de [Emile] Vandervelde, du mini... celui qui était un peu

sourd. Mais ça m'était difficile, parce que... Je ne sais pas... Il répondait... Quand on lui posait une question... On n'avait pas d'appareil auditif à ce moment-là. Il portait un genre de trompette. [Rire de l'intervieweur.] Ça me portait au rire et je n'ai pas continué à suivre ses cours. Mais le restant donc, je les ai tous faits. Je vous dis : Barzin m'a marquée, parce que Barzin il avait la cote féminine et tout le monde était là à temps quand il devait venir, même beaucoup plus tôt qu'on ne devait, et c'était un cours intéressant. Et puis il a eu l'intelligence même de dire : «écoutez, quand vous serez partis de l'université, après quelques années si vous vous souvenez encore qui est le philosophe Kant, j'aurai fait...» [Rires.]

Jacques Déom : D'accord. Le fait de s'engager dans des études universitaires, est-ce que ça a été pour vous une suite logique de ce qui précédait, ou est-ce que ça a été une découverte ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Une suite logique. Parce que, quand je suis arrivée en Angleterre donc, là-bas j'ai aussi voulu faire quelque chose et, comme il y avait une université à Bangor, qui était je crois de l'université de Londres...

Jacques Déom : Nous y reviendrons, si vous voulez bien, comme nous procédons de manière chronologique. Vous m'avez dit, dans notre entretien de l'autre fois [entretien préliminaire], que vous avez fait vos études pratiquement en même temps que Haïm Perelman.

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, absolument. J'étais même amie et quand je ne venais pas au cours, je prenais ses notes et lui me demandait mes notes. Non, non. Sans amitié spéciale, mais par sécurité je savais que son cours serait bien et lui, quand il est venu, je dois dire que c'était assez remarquable, il a dit de suite à Barzin - il était fort lié avec Barzin - il a dit : «je veux devenir professeur» et il est devenu professeur. Et je crois que c'est sa femme, qui a fait aussi des études universitaires d'histoire... Je l'ai encore vue après "sa" [sic] guerre... après la guerre et je les ai une fois invités à dîner chez moi.

Jacques Déom : Mais vous n'étiez pas spécialement liés ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. j'ai... la lettre qu'il m'a écrite - je dois l'avoir ici dans ma banquette - je crois trois semaines ou quatre semaines avant... il était devenu baron. Et alors je l'ai félicité. Alors il s'est rappelé encore que nous étions dans la même classe et que nous avons toujours eu de très bons rapports.

Jacques Déom : Vous êtes contemporaine également de Harry Torczyner ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui, aussi, que j'ai très bien connu, parce que monsieur Torczyner était déjà un ami de mon oncle de Vienne. Il avait aussi cette admiration pour cet oncle de Vienne, et Harry Torczyner était une année plus haute que moi et c'était un élément extrêmement brillant. Vraiment un feu, un feu d'intelligence. Pas comme caractère spécial. Rien. Non. Il avait son groupe d'amis, mais il était remarquable. Il possédait plusieurs langues et c'était un brillant élément et... la petite chose comme je crois en quatrième année, en troisième année, je crois que j'étais classée avant lui et il a demandé comment j'ai pu faire ça. Mais il était beaucoup plus brillant que moi. Vraiment, c'était un élément brillant.

Jacques Déom : Vous êtes également contemporaine de Régine Orfinger.

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, qui était au Collège Marie-José, qui a fait des années avec moi et puis, pour... à un moment, quand on a commencé à parler du flamand, a eu l'intelligence de partir pour l'école de la ville, et qui a terminé pas au Collège, mais qui a terminé et ça... Quand elle est venue à l'université la première année, ça n'a pas marché. Et le professeur a dit : «qu'est-ce que vous faites en droit ?». Vous ne réussirez jamais. Eh bien ! elle a magnifiquement réussi. La seconde année, elle a magnifiquement réussi... Je l'ai rencontrée encore une fois, parce que j'ai fait partie du Nationale Vrouwenraad des femmes flamandes pendant quelques années et elle est venue aussi à une conférence. Enfin on a parlé. Mais elle a fait une belle carrière. Elle s'est occupée de beaucoup de choses juives même et son mari a été torturé et vous connaissez plus d'elle que moi. Et j'étais contemporaine de Burstenbinder. Avec elle et ses amies, elle habitait ici rue Van Schoonbeek. Elle a épousé Vaneltenrijk, un non-Juif. Elle a eu des enfants brillants, notamment sa fille aînée - j'ai déjà oublié maintenant son nom - qui est devenue, je crois, professeur d'histoire, professeur à l'université également.

Jacques Déom : Il y avait également Apte...

Nathalie Ingber-Sternberg : Julia Apte, ça c'était ma cousine et mon amie, qui est morte il y a deux ans. C'était vraiment ma plus grande amie. Elle n'a pas terminé. Elle a fait la première année de candidature... Elle a fait trois années, parce que elle s'est mariée donc avec monsieur Apte. Et elle c'était une femme très intelligente. Elle est morte il y a deux ans.

Jacques Déom : Quel était son prénom ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Julia.

Jacques Déom : Quelle était la manière dont vivaient ce groupe de jeunes femmes qui deviennent universitaires, qui sont d'origine juive, qui se... ? Il n'y avait pas de... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, non. Il y en a qui s'accommodaient. Burstenbinder a été de suite... vivait de suite dans le milieu non juif. Et d'ailleurs elle a épousé un non-Juif. Non, il n'y avait pas de heurts...

Jacques Déom : Ni de heurts ni de difficultés...

Nathalie Ingber-Sternberg : Il y avait même des élèves qui venaient de Saint-Louis, donc, qui était une école catholique, premières années de droit et moi, j'étais en très bons termes avec Hennebicq, dont le père avait écrit je ne sais pas, ou le grand-père, tout un traité de droit et... Rien . On n'avait rien. On savait qu'on était juifs, mais il n'y a jamais eu une remarque.

Jacques Déom : D'accord. Quelle a été votre impression de la ville de Bruxelles et de la vie bruxelloise par rapport au milieu anversois ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Une séparation. A Bruxelles, il y avait les maroquiniers, il y avait les tailleurs. C'était des moins... Ils étaient moins riches que... Et alors il y avait des familles qui ne fréquentaient plus tellement les Juifs, comme les Errera. C'était... Il n'y avait pas une grande entente entre les Juifs... entre les Bruxellois et les Anversois. Les Anversois se tenaient sur un certain piédestal, parce que l'argent venait d'ici et le sionisme était vraiment plus soutenu par Anvers que par Bruxelles.

Jacques Déom : Et de votre point de vue personnel, est-ce que Bruxelles était pour vous une ville intéressante, une découverte ou bien sans plus ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Non. Les expositions étaient là. On a construit pendant que j'étais là le Musée des Beaux-Arts, donc la salle Leboeuf, où les concerts se donnaient. C'était du ton d'aller à Bruxelles pour un concert, mais la ville intellectuelle était plutôt Bruxelles, pas Anvers. Anvers, c'était... Ils faisaient du bien.

Jacques Déom : C'est ça. C'était plus la Tsedaka...

Nathalie Ingber-Sternberg : C'était plus du cœur... du cœur...

Jacques Déom : D'accord. Est-ce que vous avez adhéré, dans le cadre universitaire, à un groupe juif quelconque ? Ou à un groupe quelconque ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non.

Jacques Déom : C'était un choix délibéré ou simplement un manque de... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Il n'y avait pas. Il y avait peut-être des étudiants... Je ne sais pas s'il y avait des étudiants juifs peut-être dans les dernières années, amis non.

Jacques Déom : Vous entamez ces études en 29. Donc, vous les terminez en 3...

Nathalie Ingber-Sternberg : J'ai terminé en... 29

Jacques Déom : Vous les commencez en 29 et donc vous les terminez vers 34-35 ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui.

Jacques Déom : Est-ce que... Question inévitable : comment avez-vous vécu l'arrivée de Hitler au pouvoir en 33 ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Comment ? Pour moi... Ecoutez ! Je sais que j'étais une bonne élève et je voulais donc travailler. Ne pas faire un stage chez un avocat, ce qui aurait encore impliqué deux années à ne rien gagner. J'avais demandé s'il y a une place ou quelque chose et alors le professeur Schor[?] qui était le professeur d'assurances, m'a dit : «moi j'ai besoin de quelqu'un» et, huit jours après, j'étais chez lui. Je suis restée jusqu'à la fin. Seulement quand les Allemands sont venus, alors celui...

Jacques Déom : N'allons pas trop vite ! Non. Donc vous avez trouvé tout de suite professionnellement à vous insérer.

Nathalie Ingber-Sternberg : Huit jours après, je travaillais.

Jacques Déom : C'est ça. Est-ce que vous voyez... Est-ce que, après coup, le fait d'avoir réussi ce début de carrière scientifique, pour une

femme, c'était important, ou bien c'est après coup qu'on se dit : tiens ! c'est... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Ce n'était pas... C'était de mise. Ou bien je fuyais[?]... aller dans un bureau, ou bien c'était... Quand on pouvait se permettre de faire des études, là, beaucoup de jeunes filles allaient là-bas pour rencontrer un élu de leur cœur. C'était un lieu de réunion et de pêche ! Et ceux qui se permettaient notamment à Bruxelles... On voyait, c'était des jeunes filles de très bonne famille, aisées, qui venaient au cours pour avoir des jeunes gens et tout. Ce n'était pas uniquement la science !

Jacques Déom : ... qui les motivait, d'accord. Et vous même ? Votre choix pour le droit, c'est une... Pourquoi le droit ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Pourquoi le droit ? Parce que mon oncle que j'avais une admiration et j'ai commencé les sciences sociales à Solvay. Et ça me semblait assez difficile et le droit me semblait beaucoup plus facile et les heures... Vous savez, il y avait très peu d'heures de cours. Incroyablement. Il y avait peut-être une ou deux heures par jour le matin très tôt. Le samedi, il n'y avait pas... Pas que j'étais pieuse, mais ça m'arrangeait : le samedi il n'y avait pas de cours et je le trouvais assez facile. Donc j'ai fait ça pour plaire... pour plaire à ma mère, pas possédée par la science. Et je me suis dit : ce sera un gagne-pain, après je...

Jacques Déom : Je reviens à ma question : est-ce que... Quel écho a eu l'avènement de Hitler au pouvoir en Allemagne. Est-ce que vous avez un souvenir de la façon dont vous avez réagi ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Oui. Il y en avait qui étaient en admiration, des élèves qui étaient dans mon année... Je me rappelle... Si ! Delcroix. Elle avait été en Allemagne et c'était merveilleux cette jeunesse et... Il y avait une admiration. Et d'autres qui avaient déjà ce sentiment de peur, et qui a dit : «ce que Hitler promet n'est pas très rose». Mais c'était surtout dans le monde juif. Les non-Juifs ne s'en faisaient pas beaucoup.

Jacques Déom : Est-ce qu'à ce moment-là par exemple avec votre oncle, il y a eu échange de lettres, discussions, etc., sur ce chapitre-là ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, il y avait déjà... On prévenait, on disait que il pourrait déjà veiller à avoir une... quelque chose en ... C'était pas Israël, mais en Palestine. Les temps sont très mauvais. Je me rappelle avoir reçu encore une lettre de son fils en disant : le jour où

les Allemands pénétreront en Belgique, ce ne sera pas drôle. Si tu peux partir, si tu peux... C'est lui qui m'a beaucoup incité à partir au début, parce que...

Jacques Déom : C'est vers... De quand date à peu près cette lettre ?

Nathalie Ingber-Sternberg : 41-42.

Jacques Déom : Ah ! d'accord. Mais je parlais plutôt dans les années 34-35.

Nathalie Ingber-Sternberg : On n'attachait pas beaucoup d'importance. Les gens... les émigrés venaient... parlaient déjà d'Allemagne et nous avons des gens qui avaient fait des études brillantes. Moi, j'étais liée avec un juge qu'on avait tout de suite déplacé et...

Jacques Déom : Comment s'appelait-il ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Et on racontait que la situation devenait terrible. Et je dois dire qu'on n'attachait pas beaucoup d'importance. Mais ici, de suite, on a... La Centrale a offert des repas gratuits et on a commencé à collecter de l'argent et parfois on voyait des gens qui avaient occupé des hautes situations qui venaient on peut dire mendier, enfin, qui avaient de la famille et la famille s'???'ait de suite en Amérique et tout. On envoyait des affidavit. On sentait ce que... On préparait déjà des endroits. Moi, j'avais déjà un visa pour la Bolivie que j'avais... qui était irrégulier comme tout, c'est-à-dire que le consul l'avait donné moyennant finances et c'était...

Jacques Déom : Ça date de quelle époque ça ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Ça date de... c'était déjà de 39. La guerre a éclaté en 40 : disons en 39. On sentait déjà, on portait des visas pour des pays dont on ne connaissait pas l'existence de la Bolivie ni rien du tout... ! Des pays qui tiraient de l'argent en 39. C'était vraiment... Ils nous faisaient un papier qui était en bon ordre, mais moyennant...

Jacques Déom : Moyennant finances.

Nathalie Ingber-Sternberg : Et alors, quand je disais : écoutez ! je ne peux pas me le permettre, il dit : mais vous avez bien... La communauté anversoise, certainement vous aidera.

Jacques Déom : C'est ça. Vous même, est-ce que vous vous êtes engagée ou - je n'ose pas employer le mot - milité, mais enfin, est-ce que vous avez participé à des actions, par exemple, pour les réfugiés d'Allemagne ou... De manière institutionnelle, disons ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Non. Non. Non. Non. Parce que je travaillais et je... Non, non.

Jacques Déom : Dans ces années, les années 30, il y a une montée des mouvements flamingants, nationalistes flamands. Comment... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : ... montée certainement. Et il y avait des journaux qui mesuraient que les nez des Juifs étaient toujours plus grands que les autres, qu'il y avait un défaut racial dans les choses... juifs il y avait... Mais tout ça se faisait encore sous une certaine élégance, pas très très attaqué, mais après, quand il y a eu la période d'arrêt... de... de guerre, alors vraiment, c'était...

Jacques Déom : C'est ça. Mais pour la période... les années 30, pour la période de l'avant guerre... En revenant à Anvers, est-ce que vous vous étiez encore... En revenant à Anvers, est-ce que vous vous sentiez encore chez vous ? Ou bien est-ce que le fait de voir cette agitation, est-ce que ça... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'est-à-dire que j'avais... Naturellement, on entendait que telle famille avait disparu et cette famille a disparu. Si, il y avait une haine. Je me souviens que un jour en rue...

Jacques Déom : Je parle de l'avant guerre, avant mai 40. Je parle des années 30. La montée de... Le VNV...

Nathalie Ingber-Sternberg : [Elle n'entend toujours pas la question.] Non. On entendait des histoires, mais on n'y croyait pas...

Jacques Déom : Ça paraissait gonflé ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, ça paraissait gonflé, exagéré. Les Juifs exagèrent toujours et, quand quelqu'un venait de là, il disait : écoutez ! j'ai été renvoyé parce que j'étais juif. Alors, vous savez, la croyance n'y était pas toujours. On croyait qu'on exagérait. Mais il y avait déjà des cas de gens, des médecins qui avaient cessé leur pratique et tout ça.

Jacques Déom : Pour terminer notre entrevue d'aujourd'hui, je voudrais vous demander d'évoquer votre carrière professionnelle dans ces années 30. Donc vous avez tout de suite trouvé grâce aux...

Nathalie Ingber-Sternberg : Donc en 34, j'ai travaillé et j'étais devenue donc le... pour les accidents, les accidents de voiture et les accidents individuels.

Jacques Déom : La compagnie s'appelait Eagle Star.

Nathalie Ingber-Sternberg : Eagle [pron : îgle] Star. Et j'étais devenue... De suite j'ai travaillé avec celui qui dirigeait ce département. C'était monsieur Speleers, qui était un homme charmant, amusant et tout à fait, disons, large d'esprit. La seule chose qu'on m'a demandée : est-ce qu'on pouvait me demander mon âge, parce qu'en général les femmes n'aiment pas dire leur âge. Je dis : écoutez, j'ai 21 ans ou 22 ans. [Rire de l'intervieweur.] Je peux encore dire mon âge ! Et ils étaient très gentils et, pendant toute cette période jusque il y a eu... - comment est-ce qu'on dit ça ? - le séquestre, un certain Sängewald, il a dit toujours qu'on devait bien nous traiter et, le jour où on m'a dit que je dois partir parce que je suis juive, il a été... il s'est donné la peine de demander de se renseigner s'il n'y avait pas une... pas une fabrique, mais une institution qui pourrait me reprendre. Je suis un bon élément et que me reprendre donc... juive, etc. On a alors... Je planifiais déjà de partir avec mon enfant.

Jacques Déom : Eh bien, nous allons reprendre votre récit à ce moment-là. Je vous propose de la faire dans quinze jours, dans la deuxième entrevue.

Deuxième entretien – 27 juillet 2000

Son mari Charles Ingber – Départ vers Nice (1942) – Passage en Espagne – Vie en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre – Activité de Charles Ingber dans le diamant pendant la guerre – Retour en Belgique en 1946 – Prise de conscience des atrocités de la guerre – Entrée à la WIZO en 1948 – Place du sionisme dans sa vie – Rôle de la WIZO – Réflexion sur Israël

Jacques Déom : Madame Ingber, la dernière fois, au terme de notre première entrevue, vous aviez évoqué les conditions dans lesquelles vous aviez été - poliment, mais enfin, la situation étant ce qu'elle est, remerciée... de la compagnie d'assurances où vous travailliez comme juriste. Vous m'aviez dit qu'à ce moment-là vous envisagiez déjà, avant que les choses se produisent et vous soient imposées, de quitter le pays. Avant que vous évoquiez cela, je voudrais... parce que vous m'avez dit que vous aviez une petite fille de quatre semaines... Vous étiez donc mariée à monsieur Charles Ingber. Est-ce que vous pouvez évoquer, disons, la personne de monsieur Ingber ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Monsieur Ingber était courtier diamantaire. Mais, comme il était possesseur de plusieurs langues - l'anglais, l'allemand, le français, le néerlandais - il avait été promu de suite secrétaire de... d'une bourse diamantaire qui s'appelait le Vrij Diamanthandel. Et là, il a été donc le secrétaire jusqu'au moment où la fuite des... Belges juifs ont commencé. Après la guerre, il est devenu le secrétaire mondial de cette... donc du groupement qui groupait toutes les fédérations diamantaires du monde entier. Alors... les Etats-Unis, l'Afrique du Sud, l'Angleterre... Même il y a eu un congrès à Vienne, un congrès en Hollande, où l'industrie diamantaire avait périclité. Et il a fait des voyages... Et en Israël ! On a ouvert alors la première bourse diamantaire de Ramat Gan et il y a eu les différentes cérémonies. Et chaque fois les autorités du pays et les représentants d'autres pays étaient présents et à cette... à ce congrès donc, j'ai participé. Et le dernier congrès auquel j'étais avec lui, c'était en Amérique, où il a été réélu à une forte majorité secrétaire mondial, où le lendemain il est décédé.

Jacques Déom : C'était en quelle année ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'était... Et il avait fait un effort... Il était cardiaque et c'était un peu trop. Il a tenu différents discours en différentes langues. Et c'était un trop grand effort pour quelqu'un qui était...

Jacques Déom : C'était en quelle année, ça, Madame ?

Nathalie Ingber-Sternberg : En 82.

Jacques Déom : Revenons avant la guerre. Donc, est-ce que je peux vous demander dans quelles conditions vous vous êtes rencontrés ? Est-ce que c'était dans votre milieu professionnel ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'était... C'est-à-dire que il connaissait très bien un oncle à moi, Zolman, et il venait jouer aux cartes le soir là-bas. Et une fois je me suis trouvé là-bas par hasard, et nous avons fait connaissance et c'est comme ça...

Jacques Déom : D'accord. Quand vous êtes-vous mariés ?

Nathalie Ingber-Sternberg : En 39.

Jacques Déom : En 39, c'est ça. Vous vous souvenez de ce que ça voulait dire, se marier en 39 dans le climat de l'époque ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Dans le climat juif ou dans le climat... ?

Jacques Déom : En général.

Nathalie Ingber-Sternberg : Se marier, c'était fonder un foyer et se... donc... participer donc à la vie commune. Et s'il y avait par exemple... J'étais quelqu'un qui possédait un diplôme et qui pouvait travailler. Donc j'ai contribué aux charges du ménage immédiatement. Et c'est de 39... On n'est pas loin de la guerre et tout ce qui s'est donc déroulé et pendant mon périple de femme seule, j'ai traversé la France, la...

Jacques Déom : Un instant ! N'allons pas trop vite. Donc votre petite fille qui a quatre semaines quand vous partez, quand est-ce qu'elle est née ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Elle est née le... le 24 mars 1940.

Jacques Déom : Et son prénom, c'est... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'est Berthe.

Jacques Déom : Berthe. Vous avez eu d'autres enfants par la suite ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. J'ai eu une fille, une seconde fille, après la guerre, Suzon, qui est architecte d'intérieur et qui a fait une assez grande réussite dans sa profession.

Jacques Déom : Comment et quand avez-vous décidé de partir ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Décidé de partir. On est venu... Quelqu'un que je connaissais bien et qui était apparenté par certains points à moi, Pitsele - je ne sais pas si le nom vous dit quelque chose - m'a envoyé un petit billet me disant : la personne qui t'apportera ce billet, tu peux avoir confiance et partir avec lui. Et comme, à ce moment-là, j'avais... j'ai vu... on m'avait déjà renvoyé poliment de ma...

Jacques Déom : ... de l'Eagle Star...

Nathalie Ingber-Sternberg : ... de l'Eagle Star, j'ai... on m'a dit de donner un cours d'histoire. Il y a eu provisoirement un lycée qu'on a créé, rue Terlits, pour les Juifs.

Jacques Déom : Rue de...?

Nathalie Ingber-Sternberg : Rue Terlits, où maintenant il y a le siège de la communauté Shomre [prononcé : shomr] Hadas. Et là-bas donc j'ai enseigné, je crois, deux semaines. Et puis ce monsieur - son prénom je me rappelle : Max - est venu un beau jour et m'a dit : «vous partez demain». Et alors j'ai fait un petit... heu...

Jacques Déom : ... baluchon... [Rire.]

Nathalie Ingber-Sternberg : ... baluchon - et surtout avec la petite, il fallait des langes... - et je suis partie d'ici, de la gare centrale. Puis nous sommes allés à Liège, de la gare centrale, puis de Liège nous sommes retournés en France... Enfin, on a fait différentes allées et revenues soit... tromper, s'il y avait évidemment... éventuellement... - comment on dit ? - un espionnage ou quelque chose qui avait été dévoilé.

Jacques Déom : C'était à quelle date, ça, précisément ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Ça, c'était en... en 42... C'était avant le port de l'étoile.

Jacques Déom : Avant le port de l'étoile.

Nathalie Ingber-Sternberg : Avant le port de l'étoile. Donc je suis partie, ne sachant pas qu'il y aurait... Seulement le nom avait déjà été donné dans... [Sonnerie du téléphone et pause.]

Jacques Déom : D'accord. Donc vous êtes partie avant que l'étoile ne soit imposée.

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, ne soit obligatoire... Je suis partie et alors, j'ai fait donc un trajet assez long avec des... partir la nuit quelque part et traverser la zone inoccupée, hein ! pour arriver là. Je suis arrivée à Nice, où là-bas la personne qui m'a fait venir donc qui était... -comment est-ce qu'on dit ça ?- un ami plutôt à moi, avait dit que je pouvais donc venir. Et alors ils avaient gardé... ils avaient réservé une chambre dans un hôtel, l'Escurial. Je suis restée là-bas à peu près cinq mois.

Jacques Déom : Vous étiez seule ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Avec la petite.

Jacques Déom : Avec la petite, bon.

Nathalie Ingber-Sternberg : Avec la petite. J'ai... un autre... un cousin à moi qui est arrivé plus tard, Kassen. Donc on était ensemble dans le même hôtel.

Jacques Déom : Monsieur Ingber n'était pas avec vous ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, non. Ah non ! Monsieur Ingber avait été... Il y avait ici pour les hommes d'un certain âge un front... Je ne peux pas dire une équipe, mais... Les Belges avaient un genre de... Comment est-ce qu'on peut raconter ça ? Disons de retraite de soldat, des soldats qui ne pouvaient plus faire leur service militaire parce qu'il avait déjà près de quarante ans. Alors il faisait partie d'un front... d'un front de défense. Et alors il devait rester à la disposition s'il y avait des... s'il y avait quelque chose qui arrivait. Et puis tous ces gens ont été transportés à Dunkerque et de Dunkerque, quand il y a eu la débâcle, alors les.... Il y a des bateaux anglais qui sont venus et mon mari a été ... a pu partir avec un de ces bateaux et son frère et exceptionnellement sa mère, qui n'était pas une personne jeune, a fait un tel tam-tam en disant : «C'est mon fils, c'est mon fils !». Elle a hurlé que le capitaine a dit : «Prenons-la également». Lui est allé en Angleterre à Londres, et moi j'ai fait ce périple...

Jacques Déom : Donc vous êtes en France. Vous arrivez à Nice...

Nathalie Ingber-Sternberg : A Nice. Et de Nice je tâche de pouvoir avoir... J'avais officiellement un visa pour la Bolivie.

Jacques Déom : Oui, vous m'en aviez parlé effectivement !

Nathalie Ingber-Sternberg : Alors j'ai tâché de le valoriser, c'est-à-dire j'ai demandé un visa pour embarquer en Espagne pour un bateau pour la Bolivie. Et alors j'ai eu différentes... Je suis resté là-bas cinq mois et j'ai vécu donc dans cet hôtel et j'ai vu... La... Il y avait une femme aussi qui a fait le passage. S'étant prise de sympathie pour moi, elle est aussi venue m'avertir un jour qu'il y aurait des razzias dans les hôtels français et alors que je change de nom enfin, c'est-à-dire que officiellement je parte de l'hôtel. On m'a donné une autre chambre et j'étais partie de l'hôtel si on devait me rechercher, puisque je devais m'inscrire à Nice où j'allais. Alors de là, comme j'avais obtenu du consulat espagnol un laissez-passer pour m'embarquer pour la Bolivie, alors j'ai reçu un visa pour l'Espagne. Et après, je me suis embarquée donc en train pour l'Espagne et je me suis arrêtée à... d'abord un jour, je crois, à Barcelone, et puis je suis arrivée à Madrid. A Madrid aussi, j'avais une réservation dans un hôtel, Moira, je crois, en face du parc, du grand parc non loin du musée...

Jacques Déom : Du Prado.

Nathalie Ingber-Sternberg : Du Prado. Et là je suis aussi restée quelques mois. Mais pendant tout le temps, j'étais en correspondance via la Suisse avec mon mari. Et là j'ai appris qu'il était en Angleterre. Il y avait donc une dame de Suisse, madame Wertheimer, une femme très très bien, à qui donc j'adressais les lettres, à qui mon mari répondait et qui envoyait ces lettres sous enveloppe. Comme il n'y avait pas de contrôle entre la... j'ai toujours à peu près su où mon mari était et alors j'ai reçu... Le visa du Portugal a été aussi valorisé après quelques mois et là je devais... C'était voilà... l'ambassade belge. Il y avait Rothschild qui était je crois... il était l'ambassadeur, ou il était à la tête. Et Rothschild me connaissait de l'université de Bruxelles. Alors les choses sont allées assez vite et, après six semaines, j'ai reçu l'autorisation de prendre l'avion et d'aller donc en Angleterre où mon mari était. Et j'ai pris donc cet avion. C'était un tout petit avion, je crois de vingt personnes et... C'était assez étrange. Les hublots étaient fermés pour qu'on ne sache pas la route que l'on prend. Et ainsi je suis arrivé en Angleterre.

Jacques Déom : Je vous interromps un instant. Pendant ces mois où vous avez vécu en Espagne et au Portugal, de quoi viviez-vous ? Vous aviez...

Nathalie Ingber-Sternberg : De quoi je vivais ? J'avais un peu de... de marchandise, de diamant et de ça j'avais vendu.... Il y avait quand même assez de diamantaires suisses, c'est-à-dire belges qui se trouvaient là-bas. Je n'avais pas grande idée des valeurs, mais je vendais. Et alors le consulat belge, monsieur Krener, m'aidait en disant... Je lui avais dit : «Ecoutez, je n'aurai probablement pas assez, mais au moment que on pourra le faire, on vous remboursera.». Et il a agréé, parce que je vois que... Je voyageais toujours avec la copie de mon diplôme de l'université, disant que j'étais docteur en droit et, probablement, ma tête avait l'air assez véridique. Alors effectivement... alors il m'a avancé et, après la guerre, ils ont envoyé donc le compte, que mon mari a réglé.

Jacques Déom : D'accord. Donc vous arrivez en Angleterre en sachant...

Nathalie Ingber-Sternberg : ... que je trouverais... Oui. Et alors cette arrivée en Angleterre. Je suis arrivée à Bristol, que je ne connaissais pas et je vais... Et comment est-ce que ça s'est passé ? Maintenant, il y a un petit blanco. Je sais que... Voilà ! Le premier jour, je n'ai pas vu mon mari, parce que lui m'attendait à Londres. On l'avait prévenu de mon arrivée et on avait dit que je viendrais par Londres. Or je suis arrivée par Bristol. Alors je sais que le lendemain... Enfin il était là et alors il m'a ramenée donc à Londres [sic] et alors nous avons vécu ensemble. Lui avait appris en attendant le métier de tailleur de diamant. Il y avait une fabrique à Bangor dans le Pays de Galles... Nouvelles Galles et il travaillait là-bas. Et c'était tout des Flamands qui travaillaient là-bas. Il parlait très bien le flamand. Et alors il a travaillé là-bas et comme il connaissait l'anglais, quand ils avaient fait un certain montant... taillé un certain montant de diamant, alors mon mari devait aller à Londres, à Hettengarden, qui était le centre qui fonctionnait encore au point de vue diamantaire et là il a... il s'occupait de la vente et il revenait... donc à Bangor de nouveau. C'était un long périple de neuf à dix heures, très fatigant, parce que les soldats avaient la priorité de s'asseoir et ces trains étaient blindés [= "bondés" ?] et il devait rester à peu près debout pendant tout ce trajet. Nous avons vécu jusque la fin de la guerre. Nous avons eu une maison... On a eu enfin la chance de recevoir une petite maison qui a... que quelqu'un de Londres avait eu comme maison de campagne et qu'il louait donc... qu'il donnait... pas qu'il donnait, mais qu'il louait aux immigrés. Et nous avons eu deux maisons, une Ormer [?] Road et l'autre je crois que c'était Benner

Bridge [?], je ne me rappelle plus exactement leur... Ça a peu d'importance. Et de là... nous sommes partis. Nous avons eu le... Je ne sais pas s'il fallait un visa, mais l'autorisation : on nous a dit, vous... On nous avait écrit : la Belgique est libérée, vous devez en prendre... communiquons... nous vous le communiquons et vous devez en prendre note. Ce qui veut dire d'une façon détournée...

Jacques Déom : ... l'invitation... [Rire.]

Nathalie Ingber-Sternberg : ... l'invitation que vous pouvez partir.

Jacques Déom : D'accord. Je reviens un peu en arrière. Vous m'avez dit qu'il y avait... Je constate que monsieur... que votre mari était démobilisé...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, qu'il était démobilisé. Il avait donc à ce moment-là près de 40 ans. Donc, on s'est mariés, je crois qu'il avait trente-huit... La petite est née un an et demi... Donc, ça fera presque quarante ans. Il n'était plus en âge de faire un service actif. Alors, il était là et on trouvait que tailler le diamant était un acte d'aide pour la guerre, pour combattre la guerre. Et alors lui qui n'avait jamais touché un diamant - seulement pour le vendre - il a appris assez rapidement le maniement. Et comme c'était un homme assez intelligent et il y avait des ouvriers et des gens qui connaissaient la taille, on s'informait de la valeur des diamants et on envoyait alors mon mari, comme je vous ai dit tout à l'heure, à Londres, faire la vente et se procurer le brut pour...

Jacques Déom : D'accord. Est-ce que vous avez eu des contacts, en Angleterre, avec le milieu belge, indépendamment des diamantaires ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non, non. J'ai eu des... Parce que j'ai donné cours à l'université de fran... Il y avait l'université, je ne sais pas laquelle c'était ... le musée d'art s'était transporté à Bangor, parce que c'était un endroit assez isolé.

Jacques Déom : Le British Museum ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Le British Museum ! Et j'avais fait la connaissance d'une dame qui donnait des cours de français, mademoiselle Catroux [ou Catron ?], si je me rappelle bien. Alors elle m'a dit : «écoutez, est-ce que vous seriez disposée à donner à l'année préparatoire en français gratuitement un cours ?». J'ai donné un cours de français et alors, en même temps, je faisais deux fois par semaine, j'aidais pour les soldats qui venaient manger ou les repas le service donc... Aide volontaire ! Le titre était : aide volontaire.

Jacques Déom : Est-ce que vous avez connu des gens, dans ce contexte, que vous avez revus après ? Sauf erreur de ma part, mais je n'en suis pas sûr, est-ce que par exemple, Jean Bloch, il était...

Nathalie Ingber-Sternberg : Il n'était pas là. Il n'était pas à Bangor. A Bangor, des Belges, je n'ai pas connus. J'ai connu... J'ai rencontré là-bas un cousin qui habitait Londres, parce qu'on avait évacué des gens de Londres et nous avions dit que nous serions prêts à le recevoir. Il est venu, sa femme et son enfant. Mais il n'est pas...plus revenu en Belgique. C'était Horowitz, David Horowitz. Et lui était connu à Hettengarden donc ça, c'était des Anversois... il y avait les familles hollandaises que nous avons fréquentées, qui travaillaient là-bas aussi dans le chose, notamment Drucker Heymans ! Et ce monsieur a malheureusement, quelques jours après mon arrivée... Il prenait le bus pour aller au travail et il s'est mal agrippé à la portière, qu'il a lâchée, et il est mort. Donc ça c'était... il y avait quelques... Plutôt nous étions liés avec des Hollandais. Il n'y avait pas de Belges. Et je ne sais pas si ça vous intéresse mais, comme mon mari connaissait très bien l'hébreu - il avait fait ses études de rabbinat pour une année, je crois, avant de continuer donc des études laïques - alors les jours de fête, c'est lui qui tenait... qui faisait le service...

Jacques Déom : Les prières, le service... D'accord. Parlant de monsieur Ingber, vous m'avez dit qu'il avait été pressenti pour... comme secrétaire auprès de Spaak.

Nathalie Ingber-Sternberg : Moi, j'avais...

Jacques Déom : Ah ! C'était vous ! Pardon !

Nathalie Ingber-Sternberg : C'était moi. Moi, j'ai été présentée... Comme je suis arrivée par l'intermédiaire de Romi Goldmuntz, qui... Il y a encore maintenant...

Jacques Déom : Le Centre, oui...

Nathalie Ingber-Sternberg : ... qui était un cousin à ma mère. Et lui soutenait... Camille Huysmans. Et alors on a fait une entrevue et... Oui, et alors pour venir là-bas. J'étais venue à titre officiel en temps que secrétaire de Spaak. Et alors mon cousin, donc Goldmuntz, avait fait un rendez-vous avec Huysmans, parce que Huysmans voulait savoir... comme j'étais partie quand même pas si longtemps de la Belgique, ce qui se passait. Alors je me rappelle qu'il m'a dit cette phrase... Je dis : «Oui, on dit que vous êtes parti avec la caisse de la ville d'Anvers».

Alors il dit : «ça n'aurait pas été un mal si j'étais parti, parce que elle était vide en tous les cas !». Donc, il dit, je ne suis pas parti et c'est votre cousin monsieur Goldmuntz qui m'entretient ... a veillé donc à ce que je puisse rester... que j'aie les moyens donc de... J'avais dit donc que j'avais fait le droit, que ça pourrait être intéressant de devenir la... chose... de Spaak. Et alors j'ai demandé un congé avant de commencer... de deux ou de trois mois, et puis j'en avais marre d'avoir parcouru comme ça une partie de l'Europe. Et puis alors je me suis dit : si je dois travailler à Londres et mon mari habite à Bangor, il ne restera plus rien de notre mariage. Et je tenais à ce qu'il subsiste dans les conditions comme nous l'avions créé. Et je dois dire que... ils n'ont pas été très contents parce qu'on a dit que j'avais accepté quelque chose et que je n'ai pas gardé ma promesse de venir travailler. Ça j'ai, on ne peut pas dire regretté. Je trouvais peut-être qu'ils avaient raison, mais d'un autre côté...

Jacques Déom : Des exigences...

Nathalie Ingber-Sternberg : Je ne pouvais plus.

Jacques Déom : D'accord. Donc, de manière générale, est-ce que vous avez, mis à part le fait de cet exil, est-ce que vous avez, personnellement, souffert de la guerre ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Personnellement souffert de la guerre... Mais j'étais avec mon mari : c'était un grand point d'acquis. Et mon beau-frère, le frère de mon mari, travaillait à la BBC. Donc il pouvait venir nous visiter. Et j'avais à ma charge ma belle-mère, qui avait un petit peu perdu la tête avec tous ces événements.

Jacques Déom : De manière générale, qu'est-ce que vous saviez, en Angleterre, de...

Nathalie Ingber-Sternberg : Je savais qu'il y avait des choses horribles qui se passaient mais pas les détails. Pas du tout les détails. Quand je m'interrogeais, j'ai entendu qu'on emmène les gens en Pologne. Ce qu'on fait là-bas avec eux, ça ne doit pas être très bien. Mais on parle beaucoup... Moi-même j'ai vu... Chacun qui peut s'enfuir s'enfuit par des moyens détournés et tous les rapports qui se font de Breendonk, de chose... sont véridiques, parce que les gens sont affolés. Il y a - comment on dit ? - une crainte perpétuelle. Et puis, quand j'étais en France, là-bas les détails devenaient déjà plus clairement. On apprenait donc... Il y avait des exécutions, il y avait des camps de... en France. Je crois : Récibidou et encore des camps dans lesquels on emmenait les gens. On les transportait dans des trains. Je

savais... Moi-même, je ne l'ai pas vécu. J'ai vécu l'anxiété de pouvoir partir le plus vite possible de la France également.

Jacques Déom : Quel souvenir gardez-vous des Anglais ? Et de l'Angleterre ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Une correction extrême. Je dois dire que ... j'étais enceinte. Quand la guerre a été terminée, alors nous avons conçu ma seconde fille. Et alors les enfants recevaient... les femmes enceintes recevaient un billet que, si on prenait un bus ou un moyen de locomotion, qu'elle avait une priorité. Et j'avais les bons du jus d'orange pour moi. Il y avait certainement une grande correction et il y avait de l'ordre. Maintenant je dois vous dire que le Pays de Galles est un pays... Ce n'est pas anglais. Ils n'aiment pas les Anglais. Et alors ils trouvaient qu'ils étaient autres. Alors c'était... Comment dire ? De préférence on ne disait pas... on ne parlait pas en termes très élogieux des Anglais. Mais eux étaient les bons. Et c'était des gens qui étaient très religieux. Le dimanche, tout était fermé et dans les rues retentissaient les chants je ne sais pas... en gaélique ou autre langue. Je n'ai pas pu me plaindre des contacts anglais.

Jacques Déom : Vous rentrez donc en Belgique. Quand vous retrouvez-vous en Belgique ?
Dès le...

Nathalie Ingber-Sternberg : Je me retrouve en Belgique en... Ma fille est née en... Je devais rentrer en Belgique avant sa naissance. Si je ne me trompe, elle est née le 14 juin. Je suis arrivée en Belgique en avril, je crois.

Jacques Déom : En 4... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : En 46.

Jacques Déom : Vous êtes revenus directement à Anvers ou bien... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Directement à Anvers. Mon mari était allé déjà d'avance pour prendre... pour louer une... un domicile. Nous avons habité alors trente ans à Gitschotel[?]. C'est encore Anvers, mais... Dans de très bonnes conditions, une villa avec un beau jardin. Et là-bas j'ai vécu aussi à peu près vingt-cinq années.

Jacques Déom : Quand vous êtes rentrée à Anvers, qu'est-ce que vous avez retrouvé ? Est-ce qu'Anvers avait changé ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Anvers... C'est-à-dire que nous n'avons plus voulu avoir des contacts avec les rues où toute la famille avait habité, et qui n'était plus là. Nous avons retrouvé très peu de membres de la famille. Nous avons retrouvé encore un cousin qui avait été à Auschwitz et qui était revenu. Mon mari a retrouvé quelques copains d'avant, très peu. Et c'est pour ça qu'il avait choisi une demeure dans un endroit où on n'avait jamais habité pour ne pas avoir...

Jacques Déom : ... le souvenir. D'accord. Le fait de découvrir cette situation, ça a été un choc pour vous personnellement ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oh oui ! Ça a été un choc. Et puis alors il y a eu des gens qui venaient... qui rentraient des camps et qui racontaient ce qu'ils avaient vécu et ce qui se passait là-bas. Enfin, c'était affreux. Puis-je vous demander de prendre un petit chocolat ?

Jacques Déom : Oui, certainement ! Ils sont là !

Nathalie Ingber-Sternberg : Je vais vous en donner un et je voudrais avoir un moment de répit.

Jacques Déom : Je vous en prie. Servez-vous ! Je fais une pause [Pause.]

Nathalie Ingber-Sternberg : Les gens qui ont survécu sont revenus. Mais ils n'avaient pas... Marcel Marinower, qui avait épousé une cousine à mon mari, Anna,... et nous sommes restés... Alors lui a un peu mis les points sur les i. Il a raconté... Un homme qui pesait je crois dans les trente kilos. Il a été malade. On l'a envoyé en Suisse. Et peu à peu, ça s'est dévoilé. Mais beaucoup de gens ne voulaient plus toucher à ce problème. On croyait qu'en n'en parlant pas, que cela n'avait pas existé.

Jacques Déom : C'est cela... C'était naturel dans un sens...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Il y avait quelques prisonniers allemands qui étaient encore dans les rues, je me rappelle. Moi enfin qui ne suis... enfin pas violente, quand j'avais entendu ces histoires, j'aurais crevé les yeux de ces gens.

Jacques Déom : Est-ce que la prise de conscience de ce qui s'était passé a modifié chez vous quelque chose du point de vue politique, par exemple ? Est-ce que vous vous êtes retrouvée plus sioniste, ou plus religieuse, ou que sais-je ? Est-ce qu'il y a une réaction... ?

Nathalie Ingber-Sternberg : A quel point de vue ? Si je me suis retrouvée...

Jacques Déom : Oui, en constatant cette situation de l'horreur qui avait eu lieu, est-ce que cela a changé quelque chose dans vos convictions, d'une manière ou d'une autre ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. C'est-à-dire que le contact avec les non-Juifs... il y avait une certaine réticence. Je n'étais pas prêt à les accueillir. C'était pas leur faute, mais c'est une difficulté. J'avais été dans une école non juive. Toujours en contact. Et je ne me retrouvais plus en parlant avec eux. Eux ne ressentaient pas ce que moi je ressentais.

Jacques Déom : Ça a creusé un fossé...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Oui.

Jacques Déom : Vous avez quand même fini par surmonter ce fossé.

Nathalie Ingber-Sternberg : J'ai fini par surmonter, parce que j'avais... Mon amie était la fille d'un général, le général Madoux. Et c'était une des premières que j'aie recommencé à fréquenter. Nous étions amies avant la guerre et nous le sommes restées amies. Mais eux ne réalisaient pas...

Jacques Déom : ... l'étendue de...

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, ils avaient tant souffert ! Le pain n'était pas mangeable. Des difficultés du style... Enfin des banalités.

Jacques Déom : D'accord. Après guerre donc, vous êtes restée, avec vos deux filles, maman au foyer ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, avec mon mari.

Jacques Déom : Oui, avec votre mari, qui a repris son activité de diamantaire ici à Anvers. D'accord. Vous êtes devenue présidente de la Wizo en 48, m'avez-vous dit.

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui.

Jacques Déom : Pardon ! Vous êtes rentrée à la Wizo en 48.

Nathalie Ingber-Sternberg : Je suis entrée. Pas présidente. J'ai été présidente en... Je crois dans les années 80. J'ai toujours travaillé et je continue à travailler. Mais maintenant, quoique mon état physique n'est pas si bon, on vient me chercher toujours quand il y a une séance et on me ramène.

Jacques Déom : Pourquoi la Wizo ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Parce que c'était une organisation féminine qui s'occupait d'enfants, qui s'occupait des émigrés, qui s'occupait d'une certaine philanthropie et qui correspondait un peu à mon caractère de femme. C'était les femmes qui... Elles jouaient un rôle dans tous les domaines. Même elles s'occupaient de... Elles commençaient à s'occuper de politique. Une des premières femmes, c'était Golda Meïr. Et toutes ces femmes, elles étaient même... Elles ne visaient qu'à la reconstruction du pays. Quand la Palestine a été donc, était déclarée Israël, alors l'activité... Il y avait énormément de travail sur la planche et il fallait recueillir les fonds pour héberger ceux qui venaient tout à fait démunis et c'est vraiment un travail mondial. Il y avait 250.000 membres dispersés dans le monde entier. Et même maintenant ça continue. Ce n'est pas une histoire qui est clôturée. On travaille. On a des crèches. On a des écoles. On a des abris de femmes battues. Il fallait organiser ça pour qu'on puisse travailler librement en Belgique, qu'on puisse envoyer les fonds sans avoir des ennuis. Enfin, ça c'était ma partie disons juridique.

Jacques Déom : C'est en tant que juriste que vous avez travaillé à la Wizo ?

Nathalie Ingber-Sternberg : On ne devait pas être juriste. Celles qui travaillaient n'étaient pas des juristes.

Jacques Déom : D'accord, mais je veux dire, vous, personnellement c'est...

Nathalie Ingber-Sternberg : J'étais un élément intéressant. On m'avait immédiatement contactée. Et je voulais... venir travailler. Et quand j'étais là, alors j'ai fait le rôle de secrétaire de... Il n'y avait pas encore de problème flamand. Et alors tout ce qui était français, c'était... reposait sur moi.

Jacques Déom : Est-ce que vous vous définiriez, dans un sens ou dans un autre, comme féministe ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Féministe ? Oui, de cœur, mais - disons - pas d'action. Parce que je n'ai rien fait... parce que après j'ai été dans le Vlaamse Nationale Vrouwenraad. J'ai travaillé là-bas aussi. Mais je ne possède pas si bien le néerlandais et j'avais des difficultés... Pas des difficultés, mais c'était plus difficile pour moi. Mais je venais là-bas, j'écoutais et je participais. Ils m'ont gardée quand même. J'ai été onze à douze ans. Et l'âge venu, ça devenait trop difficile pour moi d'aller à Bruxelles, tandis qu'à Anvers je suis sur place même.

Jacques Déom : La Wizo, c'est une organisation sioniste. Quelle est la place de l'idéal sioniste dans votre itinéraire ? Est-ce que vous avez envisagé avec votre mari, à un moment ou l'autre, de vous installer en Israël ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Non. Non. Parce que c'était pas un pays inconnu, mais on avait peur qu'est-ce qui se passerait si... On avait déjà vécu la guerre et tous ses aléas et... C'était peut-être pas très héroïque mais... Et le gagne-pain de mon mari était ici. Alors je n'étais pas, à ce point de vue-là, sioniste. Mon mari faisait partie de l'Agoudat Zion. Et il était aussi, vu ses connaissances de langue, quand il y avait des choses à préparer ou quoi, il était là. Mais dire que j'ai été une acharnée pour venir m'installer, non.

Jacques Déom : Vous êtes allée plusieurs fois en Israël ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je suis allée, oui, oui, oui. Puisque pour les congrès Wizo, je devais chaque année y aller. Il y a un congrès mondial. Alors on se réunit et chaque pays... chaque section dit ce qu'elle a presté et comment elle a presté et tout. Et puis on est au courant de ce qui se passe dans le monde.

Jacques Déom : Vous êtes devenue présidente, me disiez-vous, en quelle année ? Est-ce que vous pouvez me faire l'histoire de votre carrière à la Wizo ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Je ne sais pas si j'ai... Malheureusement je suis très... Comment est-ce qu'on dit ça ? Désordonnée. Je sais que j'avais une fois fait ça... [Elle se lève et va fouiller dans sa bibliothèque. Pause.]... étais devenue la présidente. Et moi je suis devenue présidente... Il y avait d'abord Eva Fischer, je ne sais pas si ce nom vous dit quelque chose ?

Jacques Déom : Non, je ne connais pas.

Nathalie Ingber-Sternberg : Elle l'a été pendant dix-sept ans. Elle a été... C'est une femme vraiment formidable. Et puis il y a eu une madame Baum, qui n'a pas réussi à... Elle est devenue malade et, rapidement, elle est morte. Alors, j'avais un congrès Wizo et alors on m'a de suite dit là-bas qu'il n'y a que moi qui est susceptible donc de la suivre. Et quand je suis revenue, donc, on m'a élue présidente. Et c'était dans les années... C'était peut-être en 80, je vous dis, en 80.

Jacques Déom : Vers 80. D'accord. Aujourd'...

Nathalie Ingber-Sternberg : Mais, avant, j'étais toujours soit... J'avais un rôle, à part secrétaire, j'étais disons le... Comment on dirait ? J'étais la seconde après la présidente. Vice-présidente.

Jacques Déom : Vice-présidente. Aujourd'hui, comment est-ce que vous définiriez le rôle d'organisations comme la Wizo, dans le contexte, aujourd'hui, de crise du sionisme, etc. Est-ce que ces organisations, à votre estime, ont encore un travail réel à accomplir ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. C'est difficile à... Vous demandez ça. Parce qu'alors je devrais être peut-être un peu négative en disant que chaque pays doit se soutenir soi-même et que Israël maintenant est arrivé à ce stade que il pourrait se subvenir lui-même. Mais quand même, il y a eu des... Au début, c'était une nécessité essentielle, parce que il n'y avait rien de rien. On a fait énormément. Et il y a disons une influence mondiale sur ce qui s'est créé. Parce que tous les pays ont contribué à cet amalgame de fraternité qui s'est... créé pendant toutes ces années. Et maintenant, disons que on a entrepris quelque chose mais il faut le continuer.

Jacques Déom : Vous m'avez parlé de vos contacts, ou de votre travail, au sein des Amitiés judéo-chrétiennes, par exemple.

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui, oui. Ça a éclairé beaucoup de points qui ne... qu'eux ne comprenaient pas... Et puis, mon Dieu, ce n'est pas illimité [?] au point de vue connaissances. Alors on a commencé à expliquer, à parler chaque fois un thème juif, soit un thème non juif. Et il y a un contact qui s'est établi et une bonne entente. Mais comme la vie avance, il y en a beaucoup qui tombent et je dois dire que moi qui... j'étais une assidue... les deux dernières séances, je ne suis plus allée. Mais il y a eu un contact encore dernièrement. Il y a eu un prêtre qui a été nommé doyen, que nous connaissons, qui a été quelques fois en Israël, et qui nous a tous invités et il y a une bonne entente. Ça, ça a eu certainement de l'influence au début. Maintenant, je dirais, moins. Ces

réunions, on les fait par devoir, mais il n'y a plus grand sujet à développer.

Jacques Déom : De manière tout à fait générale, vous pensez qu'aujourd'hui, dans le contexte, vu ce qu'est Israël, vu le temps qui est passé depuis la guerre, est-ce que, les Juifs, on comprend mieux ce qu'ils sont, ce qu'ils font ?

Nathalie Ingber-Sternberg : Oui. Oui. Oui. Parce que, quand je suis même avec des gens simples, alors ils disent : on a peur d'Arabes, de Turcs. Ce sont des voleurs... Ces choses... Tandis que les Juifs, on ne peut pas... Bon, dans des affaires... Mais ils ne sont pas voleurs. C'est qu'il y a certainement une meilleure... pas qu'on les aime plus. Ça je ne crois pas qu'on les aime beaucoup. C'est un restant... Mais plus facilement on les accepte.

Jacques Déom : Le fait par exemple que vous vivez aujourd'hui dans une ville où le Vlaams Blok a une importance, quand même, qui inquiète un certain nombre de gens...

Nathalie Ingber-Sternberg : Un danger, oui. Je dois dire que les gens que je connais sont contre le Vlaams Blok, mais ce sont des gens qui ont été des patriotes. Je ne crois pas, Monsieur, que je puis continuer longtemps comme ça !

Jacques Déom : D'accord, nous allons terminer. Je vais encore vous poser une question tout à fait générale. Vous pouvez me répondre en deux phrases. Aujourd'hui, quel sens est-ce que ça a d'être juif ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Pour vous ?

Nathalie Ingber-Sternberg : C'est se baser sur un passé qui existe depuis longtemps, qui a fondé des lois qui maintenant sont reconnues comme ayant une justification... Je... Je... Au point de vue juif religion, j'y attacherais moins d'importance. Mais au point de vue règle morale, je trouve qu'il y a dans le judaïsme, quand même, des règles qui font... devraient être universelles. Et qu'il y a à prendre du bon aux Juifs.

Jacques Déom : Madame Ingber, je vous remercie en tout cas d'avoir bien voulu témoigner pour la Fondation. Très aimable à vous. Je vous remercie.

Nathalie Ingber-Sternberg : De rien. Dites-moi, il faut que je signe quelque chose ?

Jacques Déom : Oui... [La convention de confidentialité.] Nous allons en parler.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Fondation d'utilité publique reconnue par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/648.78.73
Fax : 02/644.65.95
E-mail : info@fmc-seh.be
Site internet : fmc-seh.be

